

et en accompagnant ce geste de ses exclamations favorites.

Cette lecture achevée, Napoléon prit le papier des mains du ministre, le replia, puis, le mettant dans la poche du pan de son habit, se promena diagonalement sans dire mot.

Enfin se retournant vivement :

M. le duc, dit-il, voilà un bon traité ; je suis très-satisfait. Allez vous reposer : vous devez en avoir besoin.

Et, lui faisant de la main un signe amical, il ajouta :
—A demain !

C'était bien rarement qu'il arrivait à l'empereur d'exprimer ainsi son approbation. Dès ce moment, il donna ses ordres pour son départ de Schœnbrunn, qui fut fixé au 17.

EMILE MARCO DE ST. HYLAIRE.
(A CONTINUER.)

SCENES DE LA VIE MEXICAINE.



I
U commencement de l'année 1835, je me trouvais à Mexico, aux prises avec une affaire assez épineuse ; il s'agissait du recouvrement fort problématique d'une créance assez considérable sur un débiteur dont on ne pouvait retrouver la moindre trace. Les intérêts qui m'étaient confiés exigeaient que l'affaire fut conduite énergiquement, et je m'étais adressé en conséquence à plusieurs hommes de loi connus pour n'intervenir jamais en vain dans ces cas difficiles. Tous avaient

commencé par me promettre leur concours, mais, dès que j'avais nommé le débiteur introuvable (il s'appelait don Dionisio Peralta), tous s'étaient récriés et avaient opposé à mes justes réclamations les plus étranges faux-fuyans. Celui-ci ne se serait jamais pardonné de causer le moindre chagrin à un aussi galant homme, que le seigneur Peralta ; celui-là lui était attaché par un *compadrazgo* (1) de vieille date : le troisième m'objectait avec attendrissement les souvenirs d'une étroite liaison d'enfance. Un quatrième fut plus franc que les autres, et me laissa entrevoir qu'au fond de tous ces scrupules d'amitié il y avait la crainte de quelque estocade, procédé que le seigneur Peralta avait sans doute mis plus d'une fois en usage pour se débarrasser de créanciers trop pressans.—Je ne vois, ajouta-il, que le licencié don Tadeo Cristobal qui puisse se charger de votre affaire. Il a un cœur de roc et une main de fer. C'est l'homme qu'il vous faut.—Je courus aussitôt à la *calle de los Balanes*, où demeurait, m'avait-on dit, le licencié don Tadeo ; mais là m'attendait un nouveau mécompte. Don Tadeo venait de quitter son logement, et nul ne put ou ne voulut me dire où il avait élu domicile.

Découragé et abattu au terme d'une journée tout entière passée en courses inutiles, je me promenais assez tristement sous

les Arcades des Marchands (*Portales de los Mercaderes*), près de la grande place de Mexico. J'avais résolu, en désespoir de cause, de demander quelques renseignements sur don Tadeo aux nombreux écrivains publics dont les échoppes situées sous ces galeries sont autant de bureaux de renseignements toujours ouverts ; mais, arrivé sous les arcades, j'oubliai le motif qui m'avait amené dans cette espèce de bazar, rendez-vous quotidien des oisifs de Mexico, et mon attention fut entièrement distraite par le tableau animé qui se déroulait sous mes yeux. On s'étonnera moins de cette distraction si l'on se figure le magique aspect de la *Plaza Mayor* de Mexico une heure avant le coucher du soleil. Les *Portales de los Mercaderes* occupent, en effet un des côtés de cette place immense, que la cathédrale, l'*Ayuntamiento* et le palais du président bornent sur les trois autres faces. Les plus belles rues de Mexico viennent déboucher entre ces édifices ; c'est la rue de la *Primera Monterilla* toute bordée de boutiques élégantes ; c'est la rue de *los Plateros* ou des *Orfèvres*, presque exclusivement occupée par des joailliers ou des bijoutiers. Puis, en regard de ces rues, où le commerce européen déploie toute sa splendeur, le menu négoce mexicain semble avoir choisi pour théâtre les sombres arcades de *los Mercaderes*. A l'époque de mon séjour à Mexico, aucune innovation à la française n'était venue encore altérer la physionomie pittoresque de ces arcades, qui rappelaient assez fidèlement ce qu'on nomme à Paris les Piliers des Halles. De lourds arceaux s'adossaient d'un côté à de vastes magasins, de l'autre à des pilastres au pied desquels se dressaient des boutiques (*alacenas*) abondamment pourvues de livres de piété, de rosaires, de dagues et d'éperons. A côté de ces boutiques, comme pour représenter la vente de détail à ses derniers degrés, des *léperas* en haillons trafiquaient de quelques verroteries, et, leur fonds de commerce sur un doigt de la main, poursuivaient les chalandes de leurs importunes sollicitations. De temps à autre, des vendeuses de canards sauvages en ragoût ou *tamales* (2), accroupies dans l'ombre des arceaux, mêlaient au bourdonnement de la foule leur cri si connu : *aquí hay pato grande, mi alma ; seniorito, vengu sted* (3), ou celui non moins populaire

(2) Espèces de quenelles faites de maïs et de viandes fortement assaisonnées de piment et cuites dans une feuille de maïs.

(3) " J'ai du bon canard, mon ame ; venez, mon jeune seigneur."

(1) *Compérage* ou *parainage*.